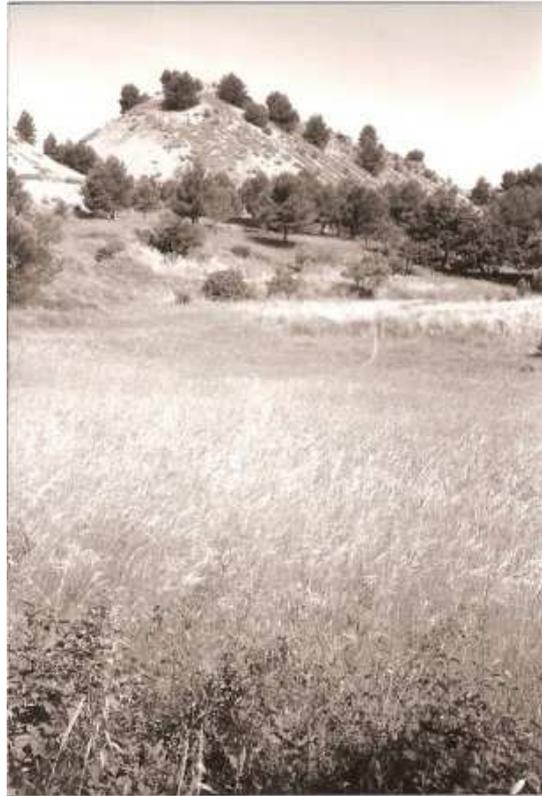


# **IRIS ET CHAOS**



**Andreas Guest**

Pour M & M.

*Dans ce pays les hommes ne rêvaient pas d'être immortels mais de crever  
en un violent orage qui couvrirait trois jours durant le désert d'herbe rase.*

Le train file à travers les plaines ouvertes et les montagnes calcinées. Les forêts tapissées de fougères escaladent les pentes dérobées, se perdent parmi les cimes, lumineux labyrinthe.

Ici on parle six langues, on rit, on se tait, on fume, on recompte ses poules, on se souvient qu'on va quelque part, on rit encore.

À peine rencontrée tu m'enchantes. Plusieurs vies sont possibles, probablement, mais pour l'instant je regarde la nuit tomber sur tes cheveux, les taches de soleil fuyant courir sur la vitre empoussiérée et les daims interdits qu'on aperçoit parfois perdus dans les sous-bois, à mi-fuite, giflés de vert.

Lorsque le train s'arrête au creux d'un vallon, sans voix parmi les branches, on entend des rivières, tous écoutent.

Je vais me lever dans ce silence, saluer simplement quelques visages ouverts, et descendre avant la nuit puisque tout est possible.

Mais tes yeux se ferment, inconnue, et lorsque tu appuies finalement ta tempe contre mon épaule je roule doucement mon pull en oreiller de camp et tu souris avant de rappuyer ta tête.

Le train repart, le soleil plonge derrière une crête mais j'entends les rivières.

Tout est inconnu.

*11 mai 2004*

*Un instant arrêtés*

Je dors cette nuit dans un glorieux verger d'abeilles où passent en maîtres lauriers et fauves mais règne périlleusement un oiseau nouveau-né avide carte marine dans le creux de nos branches.

Chaque venue d'averse flamboyante étayait patiemment la trêve de la salamandre. Au fond d'un puits le soleil avait trouvé refuge. Epuisés nous habitons les fleurs heureux jusqu'aux os et notre souffle était le vent dans le ciel ombrageux.

Il n'y aura demain dans toute la campagne cavalant pas une cabane hostile pas un ruisseau secret que n'aient connus notre tendresse royale notre audace nourricière notre printemps assoiffé menacé toujours éclaboussant.

Nous sommes les souverains messagers de la boue et du nuage en ces temps de meurtre et d'oubli. Nous sommes vulnérables. Nous sommes hors d'atteinte.

*avril 1998*

*Les passe-côtes*

Vie morcelée de départs mais unie dans les glaces. Je transporterai le désert dans les jardins et le jardin dans les déserts. Pauvreté et richesse s'épousent ici, sur l'enclume fertile des austères nuits d'or. Mais c'est aussi maison de vent, maison terrestre plantée dans des rages qui ne doivent rien aux mornes embuscades d'un monde sans patience et trop patient.

Vie lointaine.

Vie qui approche telle lumière où danseraient deux amants, telle île hospitalière aux frontons menaçants, tel cap passeur d'espérance et temps attentif.

Vie sang-mêlé. Vie parfaite dans les arches nouvelles, sans pénitence guerrière. Vie entravée, mais vie qui demeure et brûle de renaître.

Vie mystérieuse et égale à toi-même, je t'aime sans retenue.

*septembre 1998*



*Les draps rouges*

Dans le noir rectangle de cette province abrutie qui prétend régner sur le monde, je suis un étranger. Mon pays est une femme, ruisselante. Il y a cinquante abeilles dans chacun de ses pas, cinquante étoiles de masse inconnue dans notre trame matinale, cinquante ruses dans ma main gauche, cinquante bêtes efflanquées dans sa main droite.

C'est le soir, jonché d'épaves jaunes et pour nous de pierres capitales et capiteuses, comme un lit de rivière.

Ici, nos lanternes. Ici, nos jeux de pluie qui ne se rend pas, qui arrose le monde en sens inverse et claire et rouge. Ici, notre terre, ouverte.

*juin 1998*



*Gemme*

ils brûlent les vaisseaux de nuit  
le miracle d'un feu sur  
l'eau qui déferle demeurant  
le vent m'apporte le son de tes pas  
ton corps est  
ma maison devant la carte du monde  
et le monde secret  
j'y voyage éperdu retrouvé libre  
respectueux cyclone et lion d'herbes sanglantes  
dans ton iris  
sont ma chantante foi téméraire  
une voix dans le noir mon obsidienne  
ma sidérante toute dernière barque  
et la joie de nuages d'argent nocturne  
vergers fous  
de ton sein

*août 1998*



*Le forgeron et la capitale*

Le monde ce matin est un rang de tireurs dans une rue aimée. Jamais le soleil n'avait été si prêt d'embraser les herbes vagues entre les routes semées.

Être double, dur et omniprésent, tendre et unique ébauche.

Où sont les haies et ma grande digue abriteuse ?

Petites batailles dérangées dans les cratères besogneux. Petites blessures mais mortelles dans les entrées infernales. Petite vengeance improvisées sur les sentiers de verre. Petits pas mitraillants. Petites audaces. Petits hommes.

Laideur comme le grand ciel enfumé dans la grise et publique caverne du crépuscule.

Être deux dans cette rue éventrée. Ne garder pour armure que l'absence. Légèreté. Inconscience efficace. Prestance du vent enragé. Vent amoureux. Vent qui ne se tait pas. Vent soudain armé.

Le forgeron et la capitale.

*printemps 1999*

*Aéronef*

les ailes des tombeaux massacrent les rameurs  
c'est midi à l'arrière  
visage chante dans l'ombre  
lit météore  
tu es là dans la lumière ravagée et le ciel et la mer t'entourent vivants  
courant vers les gouffres horizontaux où s'ouvrent marines les deux fenêtres sombres  
de tes yeux  
plus loin les étoiles  
plus loin les marécages  
tu es l'or désir de la terre tu ris  
mais je te tiens échappée  
rivière inconnue  
sept heures échec au temps  
tu ris étendue vierge tes cheveux sont impénétrables  
comme l'eau du désert est invisible  
filons par la forêt franchissons la plage  
parallèlement aux rouleaux de la foule  
plein ciel d'août les rochers  
la mer est invitée  
les oiseaux jaillissent de ta robe vers le large  
je te tiens  
échappée

*été 2000*

*chemin de terre*

rien que la terre sous mes  
pieds un chemin de terre  
dans les yeux un chemin  
de terre au fond visible  
impatient boisé de mon  
ventre un chemin de terre  
dans le corps de cette femme  
un chemin de terre dans le  
corps de la terre un  
chemin de terre dans le  
ciel en hiver un chemin de  
terre et dans le ciel en  
automne calciné et le ciel  
en été bombardé un  
chemin un long chemin  
au printemps grand  
printemps des nouveaux  
temps pour mes enfants  
comme des arbres  
invisibles un long  
merveilleux périlleux  
chemin de terre un  
chemin dérobé chemin  
creux détourné un chemin  
oui un sentier une trace  
une trace de terre  
un chemin jamais foulé

*été 2000*



*ici*

le désir habite ces terres  
et les simplifie  
lorsque l'aube approche la colline  
les étoiles ralentissent  
et le vent touche les arbres  
aucune lumière plus vive et plus pure  
que le désir

*août 2002*



## *Seasons*

Piège vif.

Le souffle un dérailé de sable.

L'hôtel dormait. Les usines brillaient. La ville s'effaçait, fiévreuse, si belle qu'on aurait pu coucher ses rêves sur une rive d'herbes mortes.

Fumée belle, rive belle. Tout le jour, l'espoir présent partout, parce que nous marchions sans nous arrêter. Chaque bosse, chaque flaque, chaque virage et dévirage, sans retour, chaque visage.

Et le ciel, mon ami. Malgré les cheminées, pas une ride amère.

Le regard clair, sources partout, que promettre ?

Un lit de terre aimable où tisser des rivières, chansons de feuilles et branches nues.

Comment rester ?

Tout vous convie loin d'ici. Quelque part, une terre indemne. Mille cœurs dans mille corps. La neige, enfin. La soif, la faim et la joie d'écraser la glace, le sommeil cheminant, le rire intarissable.

Vie dansée... Mots d'enfants... Paix guerroyante...

*15 janvier 2003*



Lorsque tu auras bien oublié belle  
malconnue lorsque tu ne verras plus

Lorsque tu auras oublié votre longue  
maison aux pièces immenses et longues  
où flottaient ces odeurs de bois neuf et  
de cannelle

Lorsque que auras bien oublié nos nuits  
de limon sanglant côte à côte et tes  
pleurs ta peur de la lumière et des  
autres ta peur de perdre quoi ta peur de  
me dire ta peur de quitter ta peur de  
moi ta peur de me

Lorsque tu auras bien oublié l'oiseau  
sans passé qui chantait la nuit à notre  
fenêtre à la fenêtre de ta chambre de ta  
maison longue aux pièces immenses et  
belles et sombres et les miroirs  
mensongers comme des âmes arrêtées  
mais vivantes en corps

Lorsque tu auras oublié bien oublié la  
course de tes camarades leurs angoisses  
et leurs conquêtes exquisées fuites sans  
lendemain départs morts-nés

Lorsque tu auras bien oublié le goût des  
nuits dorées dans le lit rouge aux grands  
draps lisses et chauds et les petits bruits  
effrayés que font tes parents et tes frères  
le matin en se levant parce que c'est  
l'heure lorsque tu auras bien oublié les  
plis illisibles de nos vêtements emmêlés  
dans l'espace et l'odeur de nos corps  
momentanément alliés lorsque tu auras  
bien oublié le bois des miroirs le bois du

sol la fenêtre et le vide les parfums  
inconnus

Lorsque tu auras bien oublié mes mains  
qui protégeaient tes yeux et les concours  
merveilleux de circonstances en jeunesse  
d'aube séminale lorsque tu auras bien  
oublié tous ceux qui te prenaient  
Tous ceux qui te laissaient  
Tous ceux qui t'espéraient livrée  
La lumière de la lune pleine ou vide qui  
découvrait notre refuge invariable en  
faisant semblant c'est la première fois  
crevant nos rêves mûrs et la tristesse

Lorsque tu auras bien oublié nos gestes  
miraculeux sept fois tous jours et  
l'accord de nos corps dans l'ombre et le  
désaccord de nos rêves dans la lumière  
Lorsque tu auras oublié que je suis  
inconnu ici  
Que je n'existe pas  
Lorsque tu auras bien oublié mes mots  
rares et mes gestes amoureux toi et le  
monde lorsque tu auras bien oublié ma  
voix lourde maladroite et mes gestes sûrs  
lorsque tu auras bien oublié que  
j'hésitais à te laisser t'abandonner rester  
t'emmener de force t'oublier  
Lorsque tu auras bien oublié mon amour  
où seras-tu ? où sera cet oiseau ? où sera  
la lune ? où seront nos amis ?  
Mortels éternels dans les chemins de  
terre et de ciel enfuis

*juin 2003*



les vœux sont annulés  
l'été brille incompris  
les chemins sont déserts et l'eau attend  
mais d'où cette joie à me lever et partir  
à me coucher et partir ?  
à aimer, et partir ?

*août 2003*

les étoiles sont aussi pures  
dans cette première nuit d'automne  
que les sources où j'ai bu  
perdu dans les montagnes

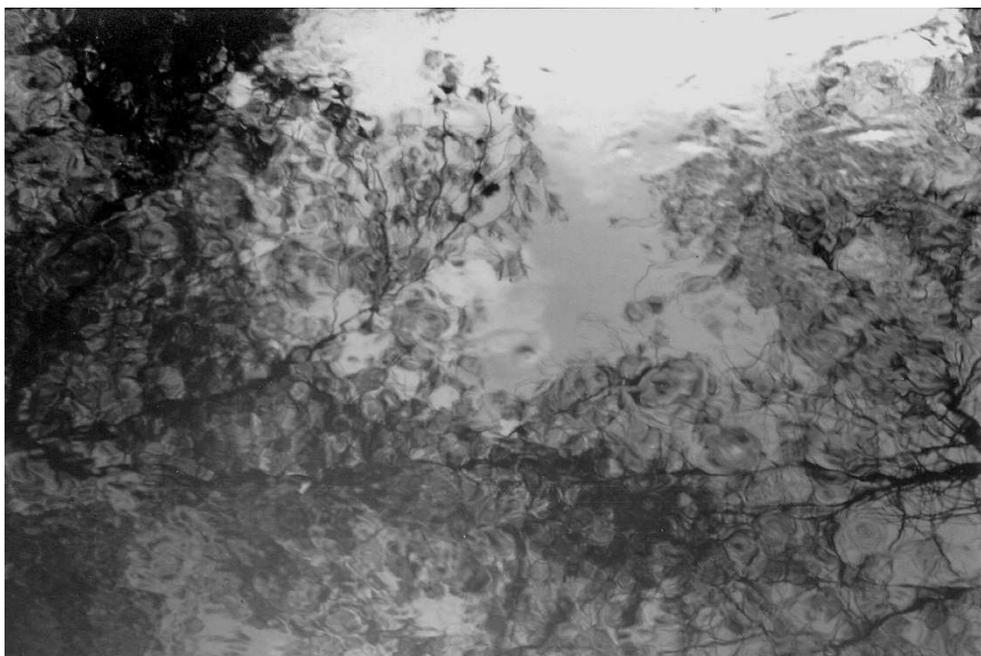
ivre de bonheur vierge  
éveillé près des miens endormis  
debout dans la ville silencieuse  
je bois toute lumière et tout obscurité

*23 septembre 2003*

*la chambre des lames*

éveillé dans la chambre des lames  
sous le regard de l'Ancienne et la Nouvelle  
traverse les cercles armés du vent et de l'eau  
oiseau et poisson  
si grand le bonheur des gestes  
si grande ton ivresse vierge  
tu peux lire tous les signes  
que la Nouvelle jette en offrande  
à la rivière secrète  
toute monnaie d'or et tout nourriture

*11 octobre 2003*



*le retour*

la rivière que je négligeai autrefois  
aujourd'hui n'a plus de secrets pour moi  
j'en longe la rive multicolore  
plus lent plus silencieux que les nuages

tout autour de moi joyeuses les feuilles tombent sur les feuilles  
et leur danse et leur musique guident mes gestes et mes pensées  
plus loin les gens courent et roulent  
je vais si lent que je suis immobile

les tourbillons de la rivière parlent à mon cœur

*8 novembre 2003*



les arbres incendiés perdent leurs dernières feuilles  
la lumière jaune s'épuise  
le silence parfait de mes pas sur les feuilles trempées  
enchante les hauteurs  
mille autres forêts lumineuses et noires  
sans doute se joignent à ces troncs nus  
appauvris dans l'exil  
les cèdres qui durent chantent  
sous le vent et la pluie  
dans l'hiver et les ténèbres  
je suis les cèdres, le vent la pluie l'hiver et les ténèbres

*23 novembre 2003*



Je te serai fidèle à toi ta robe bleue tes seins blancs et tes cheveux noirs jaunes dans la lumière et tes yeux de quelle couleur déjà tes yeux ?

Je te serai fidèle à toi ta chambre colorée tes rues et tes ruelles tes promenades sur le toit et tes bars mal famés mieux famés que prévu tes causes perdues que j'embrasse encore et tes danses envoûtantes qui ne m'envoûtaient pas nos trains fous dans l'été et nos silences dans les collines noires où fouille une ligne d'or

Je te serai fidèle en baisant les corps de mille autres femmes dans mille pays sur mille frontières invisibles et dans les siècles des siècles

Toutes les routes toutes les chances toutes les rivières et tous les vins

En attendant, tout dort, je dors

*23 novembre 2003*

lumière infinie et secrète  
irrigues corps sages et rêves fous  
corps perdus et rêves de retour  
lumière vive et meurtrière  
la terre partout te goûte et te célèbre  
le ciel t'habite  
rivière blanche et noire  
traverse infiniment mobile  
tandis qu'eaux et brumes te multiplient  
arbres et pierres te recueillent  
guerre inconnue  
solitude la plus extrême  
est fête  
sous tes rayons  
la boue et l'or des choses m'éblouissent  
pluie est sacrée

*15 décembre 2003*



je suis de nulle part  
suis où je suis  
vais où je vais  
ne dis plus la vérité  
dis et suis  
le temps et la lumière  
et l'absence de lumière  
je suis l'oiseau tranquille  
j'habite les bambous noirs  
rencontrés par miracle  
au coin d'une rue d'ici  
saufs neufs et levés  
d'un désir infini de néant  
et d'espace  
je ne meurs plus  
je passe  
présent partout

*22 décembre 2003*

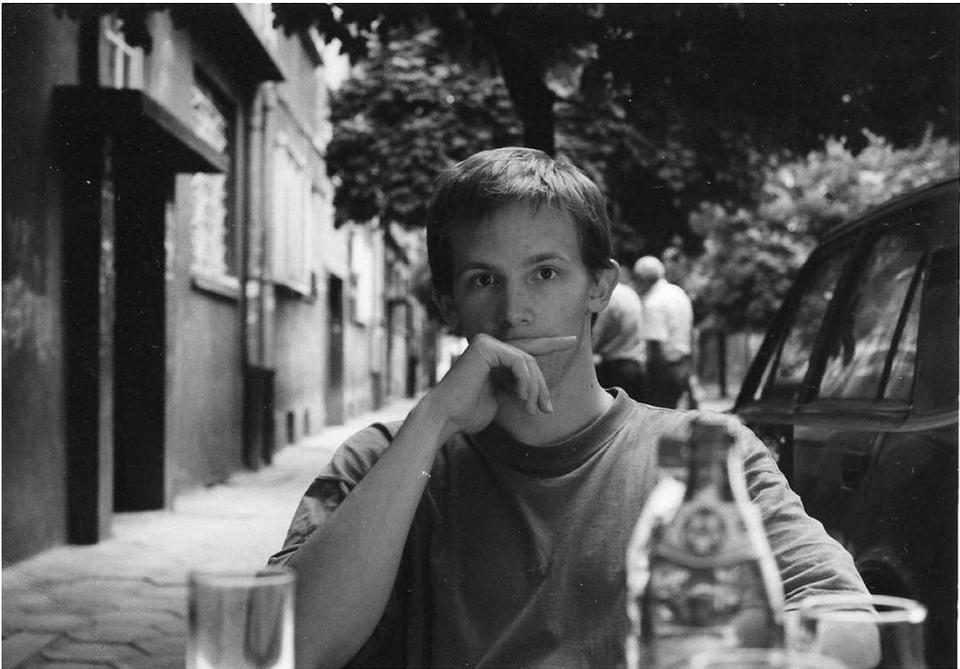
le bus traverse une montagne enneigée  
je vois les sommets éloignés et les forêts  
dans tes yeux  
notre nouvel ami russe nous invite  
à Moscou  
Moscou est loin ici tout est loin  
neuf et inaccessible  
sauf pour nous qui sommes fous  
et voyons des chemins  
où d'autres ne voient rien

*1<sup>er</sup> février 2004*



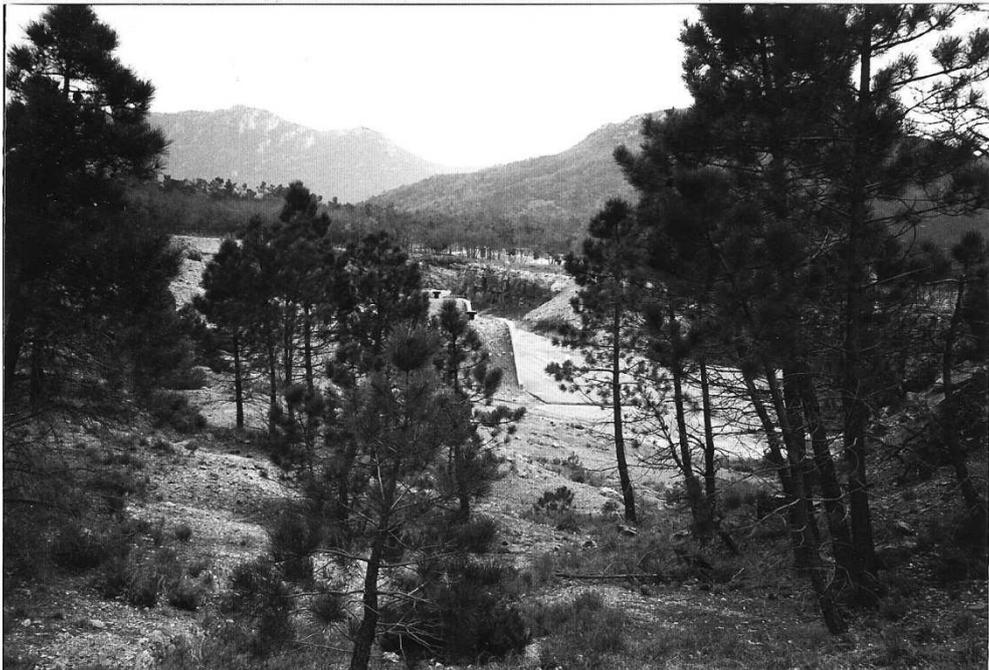
à l'heure habituelle le long des chemins habituels  
de la voie déserte  
des lambeaux de forêt esquintée des routes à travers champs en friche  
voitures abandonnées  
ville bien étagée quadrillée rallongée  
le long des rues en pente cette nuit où courent des gens en fuite  
tu étais enfin gaie fille sans ombre courtisée  
je pouvais prendre ta main glacée ou te conduire par les traverses  
les impasses les taudis les clapiers  
te parler de lisières de ruisseaux de roches perdues  
loin sous les arbres qui parlent un langage jamais connu  
de feuilles sèches à perte de vue  
te coucher dessus  
invisibles tous  
inaudibles tous  
les trains s'éloignaient sans nous rendus à leur folie d'horloge  
nous hantions des gares mortes apparues au détour d'un bosquet de lumières  
où poussaient la ronce et les rosiers sauvages les colchiques et les saules  
et le ciel nous suivait comme un chien rencontré  
soleil et pluie brume et rayons  
les sentiers zigzagant se dispersaient parmi les tôles  
la fête prévue nous importait peu  
attardés dans la ville des arbres  
les pieds chaudement enfoncés dans la neige neuve  
essoufflés  
embrassés  
étrangers  
fille sans ombre arrachée à tes heures  
soudain libre soudain aimante  
soudain chantante soudain insouciante  
ton front appuyé sur mon épaule toi aussi  
toi et le souvenir de tout  
train sens inverse heure inverse gestes inverses vie inverse  
départ vers les forêts montagnes prairies impossibles les frontières  
promises  
aux enfants ivres  
tout possible

*7 février 2004*



le silence dure illuminé  
je suis toujours ivre de rakya et de ton corps  
le petit dort les poings fermés  
sourit dans ce silence  
je me fais l'impression seul dans la nuit à regarder les scintillantes  
d'être mille et unique  
les mondes sont peuplés de fantômes qui vont sans souffle  
les mondes sont peuplés de machines qui vont sans yeux  
lorsque tu as perdu tous les mondes  
une fois au moins  
une joie étrange  
de ces mondes jamais respirés  
jamais vus  
le premier temps  
te donne tout toujours

*29 mars 2004*



J'ai vécu vite, sans rien apprendre, sauvage enfermé, errant dans les mondes en accélération constante.

L'œil du cancre.

Ailleurs peut-être j'aurais parlé aux chevaux. Hanté la plaine. Hanté les fleuves. Hanté le ciel. Mais il n'y avait pas de chevaux, ni plaine, ni fleuve.

Le ciel seul est infallible.

Je connais les villes vides à quatre heures du bout du petit matin.

Je connais la terre qui s'éveille à minuit et respire inconnue tandis que des millions de cadavres rêvent de vivre enfin dans leurs millions de lits identiques.

Je connais l'ivresse des songes, celle qui envahit tous les mondes et rend toute chose probable.

Je connais les gestes qui endorment une inconnue, sur un lit inconnu, dans une langue inconnue, au bout des mondes.

Je connais l'affectueuse et piquante fraîcheur de l'herbe pour un qui a dormi sur le flanc d'une colline, au-dessus d'une ville de chats effrayés, l'horizon éclaboussé de chaos de pierres, de moulins sans ailes et d'appels absurdes, la terre creusée hantée de cauchemars.

Je connais les mots qui blessent, et ceux qui sauvent, et ceux qui ne font rien.

Je connais l'ivresse du départ, lorsque tu ne veux plus rien avoir, lorsque tout t'attend, vie et mort, chance et destinée.

*4 avril 2004*



Oiseau tranquille, j'ai brisé le temps. Laisant les chemins parmi les roches et les pins j'ai cherché plus loin ma propre tracée. Derrière moi l'air se referme intact. Je me suis écarté et à l'écart je reste. Vif. Jamais attendu, perdu, ni connu. Jamais retrouvé. Aussi chose qu'un livre ou un fleuve ou un grain de sable dans un fleuve dans un livre.

Le printemps étonné ouvre dix mille portes invisibles. Deux arbres aux écorces trempées, vertes, noires, jaunes. Deux pierres éclatées, noires blanches, rouges. Le grand ciel lavé multiplié. Le nuage affectueux. Le torrent éperdu et nouveau tranche le silence amoureux. Les chevaux sans rênes traversent les lacs profonds. Eux suffisent.

Frôlant la cime des arbres torturés sur les flancs de ces montagnes oubliées je cherche sans trouver et je ris ! je ne sais plus pourquoi je cherche. J'oublie vite, prodigieusement vite, ai-je jamais cherché ? Et puis une soif à liquéfier les caillasses. Aussi je vole vers le front du glacier, étonné d'être si rapide, oui je vole ! Mes ailes, amies infinies.

Caverne bleue, passante, gorgée d'échos. Eau sans futur. La mort est assise à mes côtés. Elle a pris la forme d'une fille radieuse, nue et sonore.

Midi dans les herbes. Je bois midi.

Rien ici ne sera plus vendu. L'horizon déborde de promesses chiffrées. Que je déchiffre. Fou de chance.

Vues d'ici morts et vies de toutes choses et de tous êtres, inégalement appréciées, me semblent également monstrueuses, et également heureuses.

Ciel indompté, terre en révolte sourde, homme et oiseau, enfant aux merveilleux raisonnements, je reprends le chemin, agitant les poussières dorées, caressant les cascades orphelines et les branches grillées, muet de désir et mes mains sont des armes.

*12 avril 2004*



l'absence est reine à cette heure  
et cette reine est si totalement menaçante que le soleil en est par secondes  
éclipsé  
défaut de toi présence totale des choses cailloux platanes banderoles absurdes jeunes feuilles  
allées du labyrinthe  
opacité de l'air lucidité fertile  
ma main va aveugle sur le papier  
ma main entend  
autour de moi mille enfants sans maître virevoltent  
entre les arbres en fleurs et les cordages usés  
le soleil brûle ma face et mes bras et mes épaules  
la terre délicieuse amie est émue  
encore une fois l'espace et moi sommes infinis  
je suis l'oiseau tranquille invisible et immense  
je suis mille  
printemps

*24 avril 2004*



Je t'ai retrouvée dans le creux d'une nuit attentive, au milieu d'un festin de couleurs sous les arbres étonnés. Mon voyage avait duré la journée et je rêvais d'un verre d'eau fraîche sur un comptoir limpide. Il faut beaucoup de folie pour supporter un peu de sagesse. La fête durait sur le lac obscurci. Les gens dansaient par ennui. Les enfants créaient de modernes châteaux invisibles. J'avais mon verre d'eau fraîche et j'étais impatient qu'il arrive quelque chose ou quelqu'un.

Tu es venue et moi, ivre de cette eau fraîche et de cette nuit absurde, j'ai ri de ce monde où, après la mort de tel ou telle, tout glisse avec la légèreté des songes.

Je n'osais pas aller de peur d'effacer une apparition mais tu m'as vu et tu as ri aussi, au milieu de la foule apaisée, étrangère. Effaçant les saisons pas vécues, brûlant les calendriers, multipliant l'instant. Je chéris ceux qui ont ce pouvoir. Je t'ai serrée dans mes bras plus fort, j'ai embrassé ta tempe plus tendrement qu'il n'est raison, mais toi aussi tes yeux brillaient, ma grande, et nous sommes francs.

La terre, jamais parcourue, attend. Dans l'aube, le temps est vierge et l'eau appelle.

*25 avril 2004*



**Andreas Guest**